

# PRÉFACE

~

Cette histoire relate le combat incessant des Irlandais pour leur liberté et leur indépendance.

De l'exil jusqu'au retour sur leur terre, nous allons suivre une famille dont le personnage central, Francesco, va nous faire traverser deux grandes révolutions. Les acteurs principaux l'entourant, sont fictifs, mais, au fur et à mesure de l'avancée du roman, ils rencontrent des individus ayant réellement existé. Le but, naturellement, est d'avoir une approche bien précise de ces années de braises. Cette lutte, trop méconnue contre l'opresseur anglais, est ici mise en avant et les explications fournies sont de taille à vous éclairer sur les motifs de la création de l'Irish Republican Army (IRA) qui pendant près de quatre-vingt ans défraya la chronique d'outre-manche. Comme mes deux ouvrages précédents, les faits généraux sont historiques, ce qui justifie mes deux années de recherches. Des archives écrites et photographiques nous montrent la souffrance qu'a endurée ce peuple à travers les siècles en partant de l'époque médiévale jusqu'aux années 2000. Mon souci de justice aurait très bien pu m'orienter sur un autre peuple, mais si j'ai choisi l'Irlande, c'est par analogie avec ma propre origine arménienne. Des gens qui ne baissent jamais les bras devant l'adversité, voire le péril.



# PROLOGUE



## *Le retour aux sources*

Qu'elle est verte mon Irlande. À chaque regard que je pose sur ce magnifique panorama, une sensation différente m'envahit. Je perçois tantôt, un ciel gris léchant le green, tantôt, une atmosphère bleue, parsemée de nuages, dansant un ceili<sup>1</sup>. L'air fouette mon visage. Une musique étrange venant de nulle part me parvient : le souffle d'un vent passant entre les arbres délivre une douce mélodie semblable à un air de violon. Cette terre ! Ma terre ! Celle que mes ancêtres ont foulée en d'innombrables circonstances, qu'elles soient tragiques, héroïques ou glorieuses, me chante ses louanges pour que je ne reparte plus. Elle n'a qu'un seul désir : garder son fils. Oh ! En fait, je ne suis pas né ici, mais en Amérique centrale, plus exactement au Mexique. Mes grands parents, John et Martha, immigrants irlandais, étaient originaires de Graiguenamanagh dans le comté de Kilkenny au sud du pays. Depuis deux générations, notre histoire meublait nos soirées familiales. Mais c'était pour nous l'occasion de retrouver cette identité chère à nos personnes. Notre terre d'origine, notre source, celle

---

1. Le ceili est un type de danse traditionnelle irlandaise qui se pratique en couple ou en formation.

dont on ne peut se passer, qui vient et qui vous tire par le bras pour vous amener à votre essence. Je suis fier d'appartenir encore à ce peuple. Non, ce ne sont pas ces décennies passées en dehors de notre fief qui vont changer les choses. Le sang qui coule dans mes veines est bien celui des Gaëls. Mon nom, Francesco Perez Barnes. Mes grands-parents faisaient partie de cette vague d'Irlandais qui avait fui aux Etats-Unis d'Amérique après les émeutes de 1831 et les violentes répressions qui s'en suivirent dans le comté. Ils s'installèrent dans le port de New-York mais ils ne purent supporter les affrontements des bandes rivales qui ensanglantaient la ville. En 1837, ils élurent domicile dans la petite ville d'Albuquerque au Nouveau Mexique. Très vite, ils s'aperçurent de la discrimination que leur infligeaient les locaux, en grande majorité de souche anglaise. La guerre américano-mexicaine fut le déclencheur d'un nouvel exil. Beaucoup d'Irlandais choisirent le camp mexicain. Voilà pourquoi mon grand-père installa son atelier d'ébéniste à Monterrey dans le Nuevo León après la guerre. Mon père, Dubhan, est né en 1860. Après quelques années passées au collège, il reprit l'affaire familiale et épousa une notable, Maria Flores Perez, dont je suis le fils. Moi ? Mes études furent d'un ordre très spécial. Je suis né en 1890 à l'orée de l'automne. Je suis entré au petit séminaire de San Juan de los lagos dans l'Etat de Jalisco, mes parents, de confession catholique, m'avaient choisi une vocation ecclésiastique. Je supportais très mal l'éloignement de ma famille ainsi que celui de mon ami d'enfance. Monterrey n'était pas la porte à côté. À chaque fin d'année scolaire, je retournais sur mes terres. Puis vint l'entrée au grand Séminaire de Guadalajara...

# Chapitre I



## *De Monterrey aux séminaires de San Juan de Los Lagos*

— Carlos! C'est l'heure, lève-toi. Carlos! Je t'ai dit que c'était l'heure de te lever. Allez fainéant, ton père t'attend à la scierie.

— Maman, encore un peu de temps, je suis rentré tard hier soir et j'ai encore besoin de dormir!

— Hijo de tu padré! (*Fils de ton père !*)

D'un geste de colère, Mama Violeta tira les draps du lit de son fils, puis se dirigea directement vers la fenêtre de la chambre et en ouvrit grand les volets. La lumière du jour pointa sur le visage de Carlos.

C'était mon ami d'enfance, avec lequel nous faisons d'innombrables bêtises au point que notre réputation fut faite dans le quartier du Barrio antiguo de Monterrey.

Il travaillait avec son père dans la scierie familiale qui se trouvait de l'autre côté du rio santa Catarina. Cette entreprise était tenue depuis plus de cent ans par les Hernandez. Le travail y était dur mais offrait une certaine stabilité de revenus pour leur famille.

Carlos et moi étions du même cru de Monterrey. Nous naquîmes tous deux la même année, mais pour des raisons de traditions, lui quitta très tôt l'école pour rejoindre la scierie et moi, aîné d'une famille de quatre enfants, fus destiné à entrer dans les ordres pour montrer notre bonne intégration dans le cercle des « grandes familles » mexicaines. Nous vivions dans une superbe hacienda, mon père réussissait dans les affaires et la prospérité était au sein de notre famille. Nous nous réunissions tous les soirs dans le salon de la demeure, où il nous contait les histoires de nos ancêtres. Mon frère entrecoupait souvent ces récits par des remarques aussi inattendues qu'idiotes d'où le prénom que mes parents lui donnèrent : Labraid ce qui veut dire en Irlandais « le parleur ». Il était de deux ans mon cadet. Paraît-il que dès sa naissance, il braillait si fort que les sages femmes l'avaient enveloppé dans un rébozo<sup>2</sup> pour le calmer. Mes deux petites sœurs demeuraient pour moi les joyaux de la famille. Paradoxalement, celles-ci étaient en tous points différentes de nous : rouquins aux yeux verts. C'étaient deux petites bambines aux cheveux noir ébène et aux grands yeux foncés ornés de grands cils. Soledad et Natalia, jumelles que je chérissais et protégeais comme un grand frère se doit de le faire. Quatre ans nous séparaient, malgré cela, elles étaient la plupart du temps nos compagnes de jeux. Nous étions une famille nageant dans le bonheur, entourée d'amis fidèles. Les dimanches, Carlos et moi nous nous réunissions en compagnie de quelques gamins du quartier dans un terrain vague à côté du barrio antiguo. Notre jeu favori, endosser la peau de héros de la nation. Nos armes, quelques bouts de bois formant une croix et nous servant d'épée. Je me souviens de ce matin

---

2. Le rébozo est un châle qui prend une grande place dans l'Histoire et la vie du Mexique. Le rébozo est considéré à la fois comme un vêtement ornemental et fonctionnel, c'est aussi un symbole fort pour les femmes mexicaines.

du 24 février 1902, le jour du drapeau pour le Mexique (*Día de la Bandera*)<sup>3</sup>. Dubhan, mon père, me fit signe d’approcher de lui. Il prit mon bras et me fixa du regard.

— Francesco !

J’écoutais d’un air étonné.

— Oui père !

— Tu sais que les aînés de familles nobles ou bourgeoises mexicaines sont choisis pour servir notre Seigneur Dieu tout puissant. C’est une marque de fidélité envers notre créateur. Tu es en âge à douze ans de comprendre cela et de te préparer à cette vocation.

— Mais, papa, je n’ai pas envie de ça, il va falloir que je parte de Monterrey où j’ai mes amis. Je ne peux pas les abandonner, tu comprends ?

— C’est justement pour parfaire ton éducation, tu te dois des sacrifices et obéir aveuglément à ce que ton père te dit. Dès le mois de septembre tu intégreras le petit séminaire de San Juan de los Lagos où tu commenceras ta formation de prêtre.

— Mais, père je...

— Devrais-je répéter ceci mon fils ? Je ne t’autorise pas à discuter plus longtemps sur ce sujet. Ma décision est prise et il en sera ainsi.

Je sortis de la pièce tête baissée d’un air résigné. Je savais que ce départ allait être fatal pour mes amitiés à Monterrey. De plus, cet éloignement vis-à-vis de ma famille serait certainement dur à supporter. Douze ans, l’âge où les sens s’éveillent ainsi que l’esprit de rébellion. Le seul château fort contre lequel il fallait se battre, autant Carlos que moi, était nos parents.

---

3. Le 24 février, le Mexique célèbre la Journée nationale du Drapeau. Le drapeau national mexicain est un symbole de liberté, de justice et de nationalité.

— Francesco, comment allons-nous faire? Je n'ai pas envie d'aller travailler à la scierie, je voulais être médecin et mon père m'oblige à reprendre l'affaire familiale.

— Carlos, je n'ai pas plus envie que toi de l'avenir tout tracé que l'on nous offre. La solution serait que l'on parte, loin d'ici. Mais je suis pris entre notre amitié et le reste de ma famille. Je sais que si nous faisons cela, je me condamnerai à ne plus revoir mon frère et mes sœurs. Je ne le supporterai pas. Et puis! On pourra toujours s'écrire.

Nous passions là notre dernier été ensemble.

Je fis mon entrée au petit séminaire le 15 septembre 1902. Plusieurs professeurs, prêtres eux-mêmes, étaient à notre disposition pour suivre les cours. On y enseignait outre la langue de Cervantès, l'anglais, mais aussi les mathématiques, l'histoire, les arts, l'astronomie... Nous étions deux par chambre et souvent en cours d'année, les dispositions étaient modifiées, au point qu'il fallait soit changer de voisin, soit déménager à l'intérieur du séminaire. C'est à ce moment là que je fis la connaissance d'Anacléto Gonzales Flores<sup>4</sup>, mon nouveau camarade de chambre. C'était un chef dans l'âme et un juste comme jamais plus je ne devais en rencontrer. Il entra au petit séminaire en début d'année 1908 avec déjà la certitude de servir Dieu. Sa faculté de meneur d'hommes prit vite le pas sur l'ensemble des élèves.

Nous passions de longues soirées ensemble. Il me fascinait par sa manière d'analyser tous les événements qui croisaient notre quotidien. Il disséqua littéralement l'esprit des personnalités qui nous côtoyaient. Curieusement, il ne me soumit pas à ce traitement général. Bien sûr, j'étais son camarade de

---

4. José Anacléto (Joseph Anaclét) Gonzales Flores naît le 13 juillet 1888 à Tepatitlan dans l'état de Jalisco, au Mexique. Sa famille est très pauvre. Fervent chrétien dès sa jeunesse, il enseigne le catéchisme dans les classes et fait des œuvres de charité. C'est un chef influent, on l'appelle *Le Maestro*.



chambre et diplomatiquement parlant, il ne voulait peut-être pas s'attirer mes foudres.

— Francesco que fais-tu mon ami ?

— Je suis en train d'écrire comme chaque semaine une lettre à Carlos, mon compagnon d'enfance. Anacléto, tu as de la famille ou des amis ?

— Oh de la famille j'en ai, j'ai huit frères et trois sœurs. Mon père Valentin est un simple tailleur et Mama Maria a fait en sorte de nous élever dans la dignité et l'amour des autres. Je me suis fait des tas d'amis dans la tierra de Jalisco par mes prêches de la bonne parole.

— Et par ton aptitude à apprendre les langues, tu as remplacé le professeur de latin l'autre jour, tu as fait mieux que lui.

— Ce que je voudrais surtout, Francesco, c'est éveiller les consciences. Je trouve que l'injustice règne en maître sur cette terre. Il est temps que la loi de Dieu se fasse dans la paix et l'allégresse.

— Dis Anacléto, je peux te poser une question ?

— Oui bien sûr.

— Je suis gêné de te le demander, mais tu as vingt ans et tu viens seulement d'entrer au petit séminaire.

— Oui, et alors ?

— Ben je me disais que tu avais eu peut-être une petite copine, enfin une amoureuse non ?

— Effectivement, tu es très curieux, mais je vais te répondre. Oui j'ai eu une amoureuse, comme tu l'appelles. Très gentille et très belle, mais elle était toujours derrière moi et je finissais par ne plus pouvoir respirer. D'autre part, je ne voulais pas d'une vie médiocre comme tous les gens qui se marient et font des gamins. Tu comprends, Francesco, les mêmes, la Mama qui attend chaque soir que tu rentres du

travail et cette vie de misérable à tourner aux quatre coins de ta ville en disant que tu as parcouru le monde. Je n'aime pas cette fabrique d'illusions, je préfère une bonne réalité, même si celle-ci est parfois difficile.

— Alors, qu'as-tu fait ?

— Le prêtre du village, Don Narciso Cuéllar, m'avait repéré plusieurs fois lors de mes prêches. Un jour, il m'a proposé, vu mes aptitudes, de rejoindre le petit séminaire de San Juan. Je lui ai bien dit que ma famille ne possédait pas assez d'argent pour me payer mes études, mais il a insisté et après une brève rencontre avec mon père, un accord a été trouvé : c'est lui qui finance l'inscription, les cours et la pension. Je crois avoir eu une chance inouïe.

— Tu dois être heureux alors ?

— Oui en quelque sorte. Mais j'ai bien compris ma mission : sauver le monde du péché et secourir les faibles. Je hais les puissants qui vivent de la sueur des pauvres péons. Mais Francesco, tu m'as posé cette question dans un but bien précis ? Non ?

— Ben, je suis gêné de dire ça, je n'ai jamais eu de fiancée et je suis mal parti pour en avoir. Je ne sais pas si je serai capable de servir Dieu encore longtemps.

— Oh toi... N'y aurait-il pas un petit cœur à conquérir près de chez toi ?

Je lui répondis, un tantinet rougissant :

— Heu ! Si, elle n'est pas encore au courant, j'hésite à lui en parler...

— Et tu ferais bien de ne pas le faire. Continue ta formation, quel que soit l'avenir que tu te réserves. Veux-tu terminer comme toutes ces foutues âmes perdues, dans un trou à rat ? À regarder tous les jours tes mêmes grandir et ta femme avoir une ride s'implantant d'année en année sur son

visage, fatiguée par le travail de mère au foyer ? Ou veux-tu parcourir le monde, voir ses richesses et ses différentes populations, respirer l'air de la liberté sans entraves ni obligations, sinon celles que tu auras choisies ?

Je contemplais ce jeune homme sorti tout droit d'une épître aux Galates de Paul<sup>5</sup>. Un serviteur de Dieu adepte des révolutions, je trouvais cela étrange. Jusqu'au jour où, par hasard, je découvris, sous le matelas de son lit, un manifeste de Karl Marx. Je fus terrorisé à l'idée de la présence de ce livre en ces lieux. Si par malheur nous avions un contrôle des frères, ce serait une catastrophe. Heureusement, rien de tel n'arriva. Au cours des années suivantes, la fougue d'Anacléto s'amenuisa quelque peu. Ce que j'ignorais encore, c'est que le virus révolutionnaire m'atteignit moi aussi. L'effet Karl Marx arriva sur moi comme le rebond d'une balle. De temps en temps, les soirs d'été, nous nous mettions sur les marches des escaliers menant à la petite université. Sous le ciel étoilé, nos confidences allaient bon train. Anacléto détestait finalement cette vie. Mais il savait que son sacrifice lui permettrait d'accéder à la crème de la bourgeoisie mexicaine. Ses idéologies, si différentes l'une de l'autre, faisaient de lui un être imprévisible. Son art de la persuasion le plaçait en tête des dirigeants de classe. Certains l'appelaient « Le Maestro ». C'était un personnage à double facette : l'une conquérante et l'autre salvatrice au service des pauvres et des plus démunis, comme si ses décisions étaient fixées sur le fil d'un yoyo. Une nuit, ne trouvant pas le sommeil, il me fit une révélation surprenante à la lueur d'une bougie :

— Francesco ?

— Oui, Anacléto ?

---

5. Cette épître, une lettre, s'adresse à des non-Juifs (des païens) que Paul avait évangélisés mais qui avaient ensuite été visités par des chrétiens judaïsants. Ceux-ci les avaient incités à se soumettre à la loi divine, la Thora juive (la genèse, le deutéronome, etc.).

— Penses-tu que nous avons emprunté le meilleur chemin ?

— Mais pourquoi me poses-tu cette question ?

— Parce que tu vois, je suis en train de chercher ma voie réelle dans ce monde. Par instant je doute même de l'existence de Dieu.

Je le repris violemment :

— Impossible Anacléto, Dieu existe vraiment, mais il te met à l'épreuve pour jauger ta foi.

Anacléto me regarda droit dans les yeux et il me balança spontanément :

— Comment peut-il s'intéresser aux millions d'individus qui peuplent la terre, et ceci en même temps ? Il ne peut être partout à la fois.

Il n'était pas question pour moi de laisser un blanc dans la conversation. Je repris de plus belle :

— Il est en chacun de nous, simplement. Il nous a faits à son image, donc il nous a laissé une part de lui-même.

— Et c'est cette part qui approuve la conduite de l'Église par rapport aux pauvres ?

— L'Église est faite d'hommes, Dieu est Dieu, il est parfait, pas nous !

— Oui, peut-être as-tu raison de considérer les choses comme cela. Francesco ! Il m'arrive parfois de douter de tout, de moi-même et de ce que j'ai entrepris. C'est terrible et j'ai besoin d'amis comme toi pour me soutenir dans ces moments là.

— Tu peux compter sur moi Anacléto !

— Merci, d'autant que je ne peux pas arrêter ma formation, les frais sont réglés par le prêtre de ma paroisse. Si j'arrête, il finira de payer et je me retrouverai à la rue.

Je me rendis compte, pour la première fois, de la nuisance de l'argent. Même donné avec sincérité et charité chrétienne,

il pouvait se retourner contre soi et engendrer parfois des obligations pesantes. Le soir suivant, sur nos saintes marches :

— Anacléto ?

— Oui, Francesco ?

— Ce que tu m’as confié hier soir a tourné dans ma pauvre tête et a fini par embrumer un peu mes pensées.

— Quoi donc ? Concernant l’existence même de Dieu ?

— Oui, j’ai toujours l’impression de chercher mon chemin dans cette espèce de labyrinthe de la réflexion, pour accéder à la vérité.

— Quelle vérité ? Celle dite « universelle » ou la tienne ? Ce que je veux dire, c’est que ta propre perception des choses peut entraîner des déductions de ta part, qui ne seront pas forcément justes.

— Tu veux dire que l’on est tous victimes de nos ressentis et que nous ne sommes pas objectifs par rapport à la vérité ? Anacléto eut un léger sourire en coin et me glissa :

— Exactement. À l’intérieur de ton âme, plusieurs volcans sont en activité. Celui de la haine, celui de l’amour, celui du désir, celui du courage, celui de la lâcheté. Le tout forme un magma qui s’écoulera tout au long de ta vie.

— Mais alors, comment peut-on connaître cette vérité ?

— En écoutant la parole de Dieu !

— Sauf que...

— Sauf que quoi Francesco ?

— Anacléto, c’est la main de l’homme qui a écrit la parole de Dieu ! Ce n’est pas lui qui a pris un manuscrit pour nous le faire parvenir jusqu’à nous ! Donc celui ou celle qui a eu la chance d’avoir un contact direct avec Dieu, a inmanquablement mal interprété ses propos.

— Sauf ceux qui ont façonné la Bible !

— Crois-tu Anacéto ? Pourquoi en serait-il autrement pour eux ?

— C'est là qu'intervient la foi. Pour croire en la vérité divine, tu n'as pas besoin de preuves directes.

— Je n'appellerai pas cela de la foi, mais plutôt une doctrine. On sait très bien que cette forme de pensée en arrive à faire entrer tout un peuple dans un total abrutissement. Non moi ce que je considère comme la foi, c'est de croire en l'existence de Dieu sans pour cela s'appuyer sur des écrits, comme ça ! Naturellement !

Le manifeste de Marx faisait son effet sur moi. Curieusement, cet auteur ne remet jamais en question l'existence de Dieu mais plutôt révéla la nuisance même de la religion, le catalyseur du pauvre, qui lui permettait de traverser les privations terrestres dans cette vallée de larmes pour accéder à un au-delà paradisiaque.

— Enfin, Francesco ! Tu commences à penser par toi-même.

Le piège ! Anacéto m'avait tendu un piège dans lequel je m'étais engouffré de manière magistrale.

— Tu viens de voir, me dit-il, la manière la plus simple de pénétrer la pensée des autres. Prends garde ! Je suis un ami, un frère pour toi. Le monde est tout autre. Il y a les jaloux, les envieux, les rivaux, ceux qui veulent te détruire parce que c'est leur plaisir. Voilà, tu viens de prendre ta première leçon !

Il se leva des marches et me laissa seul face à mon innocence. Cet instant resta gravé dans ma mémoire. Cette « mise en garde », Anacéto, je le savais, me la donnait parce qu'il m'appréciait. Il aimait ma curiosité « intelligente » et en même temps cette naïveté qui m'animait, ressortant parfois dans mes conversations.